

Coup d'œil sur l'état général des Empires.

Arrestation et enlèvement du Cardinal Archevêque de Pise.

Nos remerciements bien sincères à M. F. pour le nouveau travail qu'il vient de nous envoyer, il fera certainement plaisir à nos lecteurs.

La révolution a relevé la tête, et elle s'efforce de répandre dans le cœur des monarques

*L'esprit d'aveuglement, d'imprudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur.*

L'Amérique du Sud est en proie à la guerre civile ; le Mexique voit ses prêtres persécutés, ses temples profanés et ses habitants s'entregorger les uns les autres ; chaque jour ce sont de nouveaux forfaits.

En Asie, le Cœleste Empire, dont on croyait déjà les barrières et les murailles ouvertes à la civilisation, se prépare à faire un effort désespéré pour repousser ceux qu'on appelle les *Barbares de l'Occident*.

La Cochinchine et la Turquie sont encore inondés du sang des chrétiens, et voient se reproduire l'héroïsme des martyrs de la primitive Eglise, comme on pourra le voir dans les touchantes *Annales de la Propagation de la Foi*. On dirait que le démon veut aussi tenter un dernier effort, en voyant que deux grandes puissances catholiques, la France et l'Espagne, armées pour la défense de la foi et des missionnaires, vont lui arracher cet Empire qu'il tyrannise depuis tant de siècles.

L'Indoustan, à moitié écrasé, mais non soumis, donne les plus vives inquiétudes à la puissante et fière Albion.

L'Europe, en dépit des *traités* les plus solennels et de la diplomatie la plus habile, est peut-être à la veille d'une guerre universelle.

La Turquie, insouciant et décrépité, semble à l'Autocrate Moscovite une proie assurée sur laquelle il n'a qu'à étendre la main pour s'en emparer.

La Pologne gémit en secret et ne cesse de soupirer après son indépendance.

La Prusse et le Danemark ne peuvent s'entendre sur leurs limites respectives.

Aussi, tout en protestant hautement d'un sincère amour pour la paix, voyait-on naguère la France, l'Angleterre et la plupart des autres puissances d'Europe se fortifier de plus en plus, augmenter le chiffre de leurs armées, et se tenir prêtes à tout événement.

Qu'il jaillisse une seule étincelle et l'on verra éclater une conflagration générale !

Mais c'est surtout en Italie que le volcan révolutionnaire bouillonne et gronde avec plus de fureur. Garibaldi souffle le vent de la révolte dans le cœur des Siciliens. Le Piémont, protecteur et complice de tous les désordres de l'Italie, se voit lui-même débordé par le torrent de la révolution dont il a imprudemment rompu les digues.

Victor-Emmanuel, irrité de l'attitude si ferme et si honorable de l'Episcopat et du Clergé toscan, se venge

en faisant arrêter les plus illustres Prélats. Nous allons en citer un seul exemple :

Le vénérable Cardinal Corsi, Archevêque de Pise, n'avait point paru à l'Eglise quand le Roi *excommunié*, faisant son entrée triomphale dans cette ville, avait osé franchir le seuil de la Cathédrale. Comme les partisans du gouvernement piémontais suppliaient Son Eminence de se relâcher un peu de cette excessive rigueur, elle répondit avec une magnanimité digne d'un Prince de l'Eglise : " Le Roi doit s'estimer trop heureux que je ne me présente pas à la porte de l'Eglise, avec mes ornements pontificaux, pour lui parler comme St. Ambroise à Théodose. J'en aurais le droit."

Voici comment un journal rend compte de l'enlèvement de ce vénérable vieillard :

Le soir du 17 mai dernier, jour de l'Ascension, arriva de Florence à Pise, par un train spécial, M. Crespi, officier de cavalerie, qui se rendit directement au palais de l'archevêché, où il demanda à être introduit auprès de Son Eminence. Il lui présenta une dépêche de Son Altesse le prince de Carignan, lieutenant-général de la Toscane, lui intimant l'ordre, venu du Président du Conseil des ministres de Sa Majesté, de se rendre sans délai à Turin, pour conférer avec le ministre des affaires ecclésiastiques. Son Eminence refusa de se soumettre à cette injonction, en disant que, *sans les ordres formels de Sa Sainteté, elle ne pouvait quitter son diocèse, à moins d'y être contrainte par la force*.

Le lendemain au soir, presque à la même heure, se présenta, dans l'antichambre de Son Eminence, le préfet de la ville, M. Luciani, accompagné d'un officier des *carabinieri royaux*. L'Archevêque *vint à leur rencontre avec un calme admirable*, et leur dit, en leur tendant la main, qu'ils n'avaient qu'à s'emparer de sa personne.

Nous ne pouvons passer ici sous silence la conduite irrespectueuse du préfet qui, d'un ton plein d'arrogance et de fiel, ne craignit pas de dire à Son Eminence *de se calmer, qu'elle avait du temps devant elle !* L'Officier des carabinieri dont la conduite, du reste, pleine d'égards, contrastait singulièrement avec celle du préfet, exposa le motif de son arrivée, et l'ordre qu'il avait reçu de communiquer de nouveau à Son Eminence l'intimation de se rendre à Turin.

Comme on pouvait bien s'y attendre, le Cardinal réitéra les raisons pour lesquelles il s'y refusait, et protesta contre l'acte de violence que l'on allait accomplir ; il déclara formellement, comme il l'avait fait la veille, que la force seule pourrait l'arracher à son diocèse, " *Je me laisserai enlever*, dit-il, *partout où l'on voudra : mais ne vous attendez pas à ce que je sanctionne cette mesure arbitraire par aucun acte de ma volonté. J'attends avec calme l'heure de mon arrestation.*" Dans ce court entretien, l'âme du prélat fut vivement affligée de la manière insolente dont se comporta le préfet à son égard. Celui-ci, oubliant